



MAGAZINE TÉMOIGNAGES

SE RECONSTRUIRE APRÈS UNE IMG

Elles sont environ sept mille, chaque année en France, à devoir affronter la perte d'un bébé à la suite d'une interruption médicale de grossesse ou à l'annonce choc du décès à la naissance. Un cataclysme intime mais aussi social que ces femmes affrontent souvent dans l'isolement, mais que nos témoins ont choisi de raconter pour briser le tabou. Et aider celles qui traversent cette épreuve. Par **Émilie Poyard**

« En train de rentrer de l'hôpital sans bébé. Comment est-ce possible ? » interroge Chrissy Teigen sur Twitter. En octobre dernier, la mannequin américaine a annoncé avoir perdu son troisième enfant à près de cinq mois de grossesse et a documenté sa « profonde douleur », photos à l'appui. Un scénario tabou lorsqu'on s'apprête à devenir mère. En France, ce sont environ sept mille femmes qui, chaque année, affrontent elles aussi le deuil périnatal, si particulier. « Il bouscule l'ordre des générations, se fait dans le corps de la femme et est une terrible conjonction entre la vie et la mort », explique la psychiatre et psychanalyste Marie-José Soubieux⁽¹⁾. Lise attendait son deuxième enfant quand son monde s'est écroulé. « À l'échographie du cinquième mois, on m'a annoncé qu'Eva avait une malformation cardiaque. Cela a été un immense choc. » Si Lise avait choisi d'aller au terme de cette grossesse, l'enfant aurait eu une espérance de vie de six mois tout au plus, avec des opérations dès la naissance. « C'était très compliqué : on ne voyait pas d'issue heureuse pour notre petite fille. » Le couple a donc décidé d'interrompre médicalement cette grossesse.

« Il s'agit d'apprendre l'inconcevable car personne ne peut se représenter une telle réalité avant d'y être confronté », rappelle Nathalie Lancelin-Huin, psychologue spécialisée en périnatalité. « Les parents sont perdus et ont besoin des informations les plus claires possible », alerte Silvia Zaghenno, membre du conseil d'administration de Petite Émilie. L'association a créé un livret d'information sur l'interruption médicale de grossesse ...





... (IMG) et le deuil périnatal⁽²⁾. Elle-même s'y est beaucoup référée quand elle a traversé cette épreuve en 2014 : « *J'étais enceinte de huit mois quand j'ai appris que ma fille Elisa avait une malformation cérébrale. C'est très difficile de l'entendre.* » Lors de l'annonce, « *il y a un moment de sidération: ces couples ne peuvent plus penser*, décrypte Marie-José Soubieux. *C'est un traumatisme avec des images, des sons, dont ils vont avoir du mal à se départir.* » Hélène, 39 ans, se souvient précisément de la journée du 22 août 2013. Enceinte de cinq mois, elle se rend à une échographie de contrôle : « *Je regarde mon bébé bouger, j'ai l'impression qu'il me fait coucou alors je ris quand le gynéco m'intime d'arrêter.* » Il explique à la jeune femme qu'il a vu « *un problème au niveau du cœur* ». « *Un autre médecin nous parle d'une IMG, on l'écoute mais je crois qu'on ne l'entend pas. En sortant, je regarde mon compagnon et le sol s'ouvre sous mes pieds. Je comprends que nous ne sommes pas sûrs de pouvoir garder le bébé.* »

APRÈS CE PREMIER DIAGNOSTIC D'UNE AFFECTION INCURABLE suivent de nouveaux examens, parfois des consultations avec des spécialistes. Un avis médical est ensuite rendu de manière collégiale avant que les parents décident, s'ils le souhaitent, de recourir à une IMG. Un temps avant l'hospitalisation qui leur semble très long mais qui permet d'appréhender les étapes à venir, ce qui n'est pas le cas des parents confrontés à l'annonce choc du décès de leur bébé. Quelques mois après son IMG, Lise est retombée enceinte mais rien ne s'est déroulé comme prévu. « *Quinze jours avant le terme, je me suis sentie pas bien durant la nuit. Je me suis levée et j'ai perdu énormément de sang.* » Sur le trajet vers l'hôpital, elle touche son ventre et parle à son bébé, persuadée qu'il va arriver. Lise n'oubliera jamais les mots du médecin après l'examen : « *C'est fini: son cœur ne bat plus.* » « *Je lui ai hurlé dessus: "Mais faites quelque chose, sauvez-le!"* » On lui répond qu'il est trop tard. Et de nouveau, le couperet tombe. « *Je me disais que mon corps était maudit, que j'étais une mauvaise mère. Pourquoi? Qu'est-ce que j'avais fait?* » Un aliment « interdit », trop de travail, une dispute : chacune cherche ce qui aurait pu provoquer le pire. « *Les femmes trouvent toujours des éléments qui alimentent cette culpabilité. Certaines peuvent aussi ressentir de la honte de ne pas mettre au monde un bébé qui va bien* », explique Marie-José Soubieux.

Hélène raconte ainsi ne plus dormir, ne plus manger, pleurer encore et encore, et cacher son ventre. « *Je pense que si le bébé est vraiment malade, il faut qu'il parte tout de suite pour ne pas qu'il souffre. Dans ma tête, on fait une césarienne et on l'enlève.* » Sauf que la jeune femme découvre qu'elle va devoir accoucher. La césarienne, un acte chirurgical, n'est pratiquée que sur indication médicale. Un accouchement déclenché par voie basse permet de protéger la santé de la femme et de préserver l'utérus pour une grossesse ultérieure. Il joue aussi un rôle important dans la symbolique de devenir mère. Hélène se dit

d'ailleurs « *soulagée* » : « *Si je ne peux garder ce bébé, je vais au moins le mettre au monde.* » Mais pour la plupart des femmes, c'est un choc supplémentaire. « *Cela leur paraît la surenchère de l'impossible* », résume Nathalie Lancelin-Huin. « *Cet accouchement est redouté et effrayant mais contribue à la reconnaissance de leur statut de mère. Elles n'ont pas de bébé mais elles sont mères* », insiste Marie-José Soubieux. Ces femmes sont nombreuses à décrire leur accouchement comme inoubliable, parce que c'est avant tout la rencontre avec leur enfant. « *On le découvre et on le perd en même temps, c'est la chose la plus dramatique qui soit mais un beau moment* », confie Silvia, 40 ans. « *C'est un moment terrible et en même temps magique. Jamais, je n'aurais voulu que cela se passe autrement, j'ai trouvé mon fils magnifique* », se souvient Lise. Hélène a demandé à ce que son enfant soit emmaillotté dans un foulard coloré et fleuri, acheté spécialement pour lui. « *J'avais besoin de voir mon bébé. Cela a été une conversation délicate avec mon compagnon. Sa crainte? Avoir en tête ces images à jamais, mais ce sont de belles images. Quand j'ai eu Albert dans mes bras, j'ai éclaté en sanglots puis je lui ai parlé, je l'ai embrassé et caressé* », raconte-t-elle, encore émue aujourd'hui. Tenir son bébé, l'habiller ou se photographier avec lui : il existe de multiples façons de dire au revoir à son enfant et c'est aux parents de choisir ce qui leur convient le mieux. Certains vont conserver précieusement le bracelet de naissance ou un petit body : « *Tout est fait pour apporter des preuves de son existence, accumuler des souvenirs en espérant par là favoriser le travail psychique nécessaire pour en faire le deuil* », précise Claudine Schalck, sage-femme et psychologue clinicienne. On peut désormais donner un prénom à cet enfant, l'inscrire sur le livret de famille et même organiser des funérailles.

LE RETOUR À LA MAISON EST L'AUTRE ÉPREUVE QUI ATTEND LES PARENTS. Arrivés à presque trois à l'hôpital, ils repartent à deux. Les femmes racontent leur corps qui ne se tait pas : des montées de lait, des sensations douloureuses, un ventre si vide et pourtant si présent. Comment retrouver le quotidien d'avant alors qu'elles ne sont plus les mêmes ? Beaucoup évoquent « *une traversée du désert* », « *le néant* ». Il faut parfois gérer les couacs de la paperasse administrative, rembourser une prime de naissance par exemple, mais aussi composer avec les autres. « *Elles doivent savoir qu'un chemin est possible, mais dont le grand mot-clé sera l'adaptation* », explique Nathalie Lancelin-Huin, qui a consacré un livre au sujet⁽³⁾. Lise, en amenant son fils à l'école après le décès de Lennis, a dû affronter les questions des autres mamans. « *Ça y est, tu as eu ton bébé?* » Elle a répondu par la négative, provoquant « *une gêne pour tout le monde* ». « *Je n'avais qu'une envie: me sauver pour me recroqueviller chez moi.* » Hélène a dû faire face à des commentaires maladroits. « *J'ai tout entendu: des proches qui ne pensent pas faire de mal mais te disent: "C'est bon, il n'a jamais vécu", ou "tu es jeune, tu en auras*



“Il n’y a rien de pire que de se savoir mère et de ne pas être regardée comme telle. Par cette reconnaissance passe aussi celle du bébé.”

Claudine Schalck, sage-femme et psychologue clinicienne

d'autres” ». « Il n’y a rien de pire que de se savoir mère et de ne pas être regardée comme telle. Par cette reconnaissance passe aussi celle du bébé », rappelle Claudine Schalck, qui invite à ne jamais banaliser la situation. « L’entourage a parfois du mal à comprendre ces parents endeuillés et à les reconnaître comme tels », constate Silvia Zagheni. L’association Petite Émilie permet donc de précieux rapprochements entre ces parents, notamment sur un forum où ils partagent leur douleur et se donnent de la force. Marie-José Soubieux anime des groupes de parole⁽⁴⁾ depuis vingt ans. Selon elle, une chose est certaine : on ne peut rester isolé-e avec sa douleur. Silvia a vite senti qu’elle ne pourrait affronter ce cataclysme seule et a fait appel à une psychologue qui l’a suivie jusqu’à la naissance de son deuxième enfant, en 2016. Claudine Schalck, qui a écrit des livres à destination des soignants⁽⁵⁾ accompagnant ces familles, milite aujourd’hui pour briser l’isolement des femmes après un deuil périnatal. Dès 2008, la sage-femme a participé à un dispositif initié à la maternité des Bluets, à Paris : mettre en place un suivi médical mais aussi un soutien émotionnel des patientes. À Paris, la maternité de Port-Royal travaille actuellement avec le réseau de santé périnatal et la PMI. L’idée ? « Que toutes ces mères puissent bénéficier systématiquement de quelques visites de sages-femmes en postnatal, et que cela soit pris en charge par l’Assurance maladie. »

« C’EST GRÂCE À MON FILS AÎNÉ QUE JE ME SUIS RELEVÉE. Il me demandait de m’habiller pour qu’on puisse aller jouer dehors », témoigne Lise, qui explique s’être laissée glisser après la perte de Lennis. Puis doucement a resurgi le désir d’un nouvel enfant. « Psychologiquement, ces neuf mois ont été les plus longs de ma vie. »

Comme Lise, ces femmes vivent souvent la grossesse d’après « à bout de souffle », enchaînant pics d’angoisse et examens de réassurance. En 2011, sa petite fille est née. Il y a trois ans, alors qu’elle venait de fêter ses 40 ans, elle a décidé d’aller consulter un psy. « Avant, je n’en avais pas envie car cela n’a jamais été un sujet tabou avec ma famille et mes amis. Cela l’était pourtant dans ma maison, avec mon ex-mari. » Aujourd’hui, Lise chemine seule mais va bien : « Je suis heureuse d’avoir eu quatre enfants, je les aime et je suis fière de parler d’eux. » Ces mères ont découvert une autre manière d’être au monde. Certaines ont parfois quitté leur job ou leur ville. Une vraie transformation s’est opérée. « Je me suis envolée vers moi-même, comme un voyage intérieur. Cela m’a donné une force et une envie de vivre à chaque instant », dit Hélène. Sur ses bras, elle a d’ailleurs fait tatouer un papillon. Neuf mois pile après la naissance d’Albert, elle attendait un garçon. Ce dernier raconte aujourd’hui qu’il a « un grand frère qui veille sur lui ». À chacune son histoire, mais toutes se reconnaissent dans cette douleur crève-cœur, qui a changé à jamais leur vie. ●

1. Auteure de *Le berceau vide*, éd. Erès. 2. Livrets disponibles gratuitement sur demande à l’association petiteemilie.org. 3. *Traverser l’épreuve d’une grossesse interrompue. Fausse couche, IMG et mort fœtale in utero*, éd. Josette Lyon. 4. « Rencontres et paroles entre mères désenfantées », tous les jeudis de 13 à 14 heures, à la Maison des associations, Paris 14^e. 5. *Un si beau métier. Les professionnels de la naissance au risque de la mort périnatale*, éd. L’Harmattan. *Le deuil périnatal. Du postnatal à la grossesse d’après. Guide d’intervention pour les sages-femmes et les professionnels de santé*, éd. L’Harmattan.

Un groupe de parole : association-agapa.fr, le site de l’association Agapa, qui propose accueil, écoute et soutien après une grossesse qui n’a pas été menée à son terme.

Un podcast : *Au revoir* de Sophie de Chivré.